

Le collège de las Viscainas à Mexico

I.—INTRODUCTION

Le collège et asile royal de Saint Ignace de Loyola, vulgairement dénommé à Mexico «collège des Viscainas», est, au point de vue monumental, le plus bel édifice civil de style colonial existant en Amérique.

Au point de vue historique, le récit de la fondation des Viscainas et des difficultés rencontrées durant toute son existence, fait partie de l'histoire de l'émigration basque au Mexique. Il en constitue une page à la fois glorieuse et douloureuse; glorieuse par l'ampleur du projet, la splendeur de sa réalisation, l'idéal des buts poursuivis; douloureuse à cause des entraves extérieures incessantes et imméritées auxquelles cette œuvre a toujours été en butte.

Depuis le milieu du XVII^e siècle, le Mexique se trouvait en pleine prospérité.

Le citoyen Bourgoing, ambassadeur de France à Madrid en 1797, dans son *Tableau de l'Espagne moderne*, (3 volumes, Paris 1797, page 238), décrit la liberté accordée aux colonies espagnoles, et en particulier à celles des Antilles «telle qu'il n'y en a pas été un second exemple au monde».

Alexandre de Humboldt dans son «*Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle Espagne*» publié en 1804, loue sans restriction les mesures aussi sages qu'énergiques prises par Charles VII, qui est devenu «le bienfaiteur des indigènes». (Tome I, page 389.)

Lucas Alaman, le meilleur historien du Mexique, célébrait en 1847 «la probité, l'instruction et le zèle des vice-rois». (*Historia de Méjico*, tome I, pages 83-88.)

Enfin, actuellement, les archives des Indes, réunies à Séville, et qui contiennent les actes de la «*Casa de Contratscion*» et ceux du «*Consejo de las Indias*» permettent à la génération des jeunes archivistes, d'étudier sous son vrai jour l'histoire de l'Amérique latine, et des révolutions fomentées en vue de son indépendance.

Ils peuvent ainsi rectifier, comme l'a fait si brillamment Marius André (1), toutes les erreurs introduites dans des ouvrages antérieurs, et, qui sont dues, aussi bien au sectarisme puritain de J. W. Draper, qu'à l'apostolat jacobin de MM Taillefer, Vast, Monod et Seignobos.

Le college des Viscainas fondé en 1732, sous les auspices de l'ordre et de la paix royale, a souffert, comme souffre encore le Mexique tout entier, des continuelles secousses d'une anarchie indienne.

A l'heure actuelle il résiste et surnage encore; mais, hélas! il surnage un peu trop comme une épave, comme un vestige des grandeurs passées.

II.—LEGENDE DE LA FONDATION

A la suite de la révolution qui éclata à Mexico, le 30 novembre 1828, quelques familles basques émigrèrent, et, en raison des guerres civiles espagnoles se fixèrent à Bayonne ou à Bordeaux (2).

Mes grand tantes de Muguerza, venues du Mexique à cette époque, racontaient de la façon suivante la légende de la fondation des Viscainas.

C'était en octobre 1732. Le bleu limpide et profond du ciel mexicain, s'atténuait à la tombée du jour. Les peupliers des alamedas, les cèdres centenaires de Chapultepec, les agaves et les poivriers en bordure des champs, prenaient un ton vert sombre. Dominant le profil gigantesque des volcans, les neiges éternelles resplendissaient, s'étalant comme une coulée d'opale sur d'immenses masses violettes.

Au pied de la fontaine «churrigueresque» du Salto del Agua, à l'entrée de la Chaussée du Niño Perdido, un groupe de cavaliers mit pied à terre. C'étaient des palefreniers, des guides et des gardes. Ils précédaient de peu leurs seigneurs, car on voyait déjà monter la poussière d'un escadron qui venait à l'amble, en longeant les arcades de l'Aqueduc.

Don Francisco de Echeveste, né à Oyarzun, Don Manuel de AIdaco, né à Usurbil, et Don Ambrosio de Meave, né à Durango, après une visite à leurs haciendas rentraient à la capitale.

(1) Marius André: La fin de l'Empire espagnol d'Amérique 1920. Pans. Nouvelle librairie Nationale.

(2) Les familles Muguerza, Sedano, Gorostiaga, Imaz, García de Ysla, Endara, Garagorri, Arreguy, venaient du Mexique.

Tout le monde descendit de cheval en arrivant à la «garita». Les palefreniers prirent les chevaux de leurs maîtres par la bride et les promenèrent lentement. Les «peones» redressèrent les bâts des mules de charge, serrèrent les sangles, bouchonnèrent les poitrails et les hanches baignés de sueur, epoussetèrent les genoux et les jarrets des bêtes.

Les maîtres alourdis par leurs hautes «chaparreras» que des boutons d'argent ciselé fermaient sur les côtés, causaient entre eux et faisaient sonner en marchant les grandes étoiles de leurs éperons.

En un moment, des gens surgirent de tous côtés. Le large chapeau de paille campé de travers, leurs «jorongos» multicolores en loques, les Indiens s'approchèrent en traînant leurs sandales de cuir. Des Indiennes sortant des maisons voisines, drapées dans leurs écharpes bleu fané, barrées par leur double tresse noire installèrent leurs étals. Poignées d'arachides et de graines de citrouille grillées, piles de néfles du Japon, faisceaux de gousses vernis de tamarinier, morceaux de canne à sucre, garnirent les nattes posées sur le sol. Dans des vases hétéroclites, des citronnades laiteuses, les eaux mucilagineuses des cactus, du vin d'agave rosé par la cochenille, attendaient les dégustateurs. On les débitait à l'écuelle dans des gobelets d'étain ou des pots d'argile.

Sur une plaque de fer, étayée par trois pierres, grésillaient des fritures de hachis de porc, aliacées et pimentées, roulées dans des galettes de maïs. Au bout de son bras acajou, une Indienne balançant un éventail de palme, avivait la braise.

Hommes, femmes et gamins admiraient le groupe des voyageurs. Leurs chevaux devaient venir des haras de Zuloaga, à Chihuahua, ou bien de chez les Azunzolo de Durango-la-Neuve; leurs harnachements de Queretaro, leurs zarapes de Saltillo, leurs armes de Castille et de Biscaye.

Don Francisco de Echeveste avait dit à son majordome de faire «rafraîchir» les «muchachos» Pendant que ceux-ci s'égaillaient sur la place, il distribuait lui-même des maravedis et des «ochavos» aux enfants et aux miséreux qui l'entouraient. Il remarqua une petite fille blonde et blanche qui faisait contraste au milieu des Indiens. Il lui demanda son nom. Elle répondit timidement en donnant un nom basque. Etonné, don Francisco demanda quels étaient et où étaient ses parents. La petite fille lui dit qu'elle n'avait plus que sa mère. Elle vivait dans une mesure en pisé, tout à côté. Don Francisco alla tout de suite la voir dans son taudis. Il trouva une mal-

heureuse femme, abandonnée, qui était réellement fille et veuve de Basques. Il lui donna un secours immédiat, coupa court à ses remerciements et lui dit que l'on s'occuperait d'elle très prochainement. Il revint silencieux et grave vers la place. On était prêt au départ, et tous remontèrent en selle.

Le vent léger s'élevait un peu au-dessus du sol, faisant de petits tourbillons de poussière grise. Par rafales, arrivaient des senteurs de grailon, des odeurs fortes, et fauves, mais aussi des relents languoureux de jasmins d'Espagne et le parfum sucre des mimosas sauvages. Dans les massifs poudreux, blottis à l'angle des murs et des clôtures en terre battue, les belles de nuit déroulaient lentement dans la fraîcheur du soir, leur corolle de soie, délicate et immaculée.

Dans le ciel azur et or, scintillaient les constellations nouvelles.

La troupe se reforma. Les sabots des chevaux claquèrent sèchement sur les pavés de la chaussée; les cavaliers rendirent la main et poussèrent sur les étriers,

Après la calle de Tacuba, à l'entrée de la Plaza Mayor, le groupe se disloqua. Les uns allèrent du côté de Santa Domingo, les gens de Don Francisco de Echeveste à la «calle del Indio Triste».

Don Francisco se trouvait un peu comme cet Indien dont on avait donné le nom à sa rue. Il était mortifié et soucieux, et c'est à la noble tristesse de ce Basque chevaleresque et excellent, que nous devons la fondation du collège des Biscainas.

III.—FONDATION

Depuis le 4 avril 1671 existait à Mexico une confrérie, où se réunissaient les Basques les plus notables de la capitale. C'était la confrérie de Nuestra Señora de Aranzazu. Une chapelle avait été construite sur un terrain cédé par les Pères Franciscains (dont le premier supérieur le P. Mendieta, était basque) grâce aux subsides des Biscainiens, Guipuzcoans, Alavais, Navarrais et Labourdins du Mexique. L'emplacement de cette chapelle se trouve à l'endroit où s'élève actuellement l'église de Saint Felipe de Jésus, derrière l'église de San Francisco. La confrérie avait déclaré dans ses statuts «que no tiene plato ni pide limosna» c'est-à-dire qu'elle ne vivait pas d'aumônes mais seulement des apports de ses propres membres.

La confrérie avait décidé dans une de ses assemblées de se mettre

sous la protection de Philippe V, roi des Espagnes et de se fédérer avec la Confrérie de Saint Ignace de Loyola qui groupait les Basques résidant à Madrid. Le Roi, par une lettre patente donnée à Séville le 6 novembre 1729, accepta le titre de Protecteur de la Confrérie d'Aranzazu de Mexico.

Le premier novembre 1732, après avoir traversé la calle de Plateros, déserte dans cette soirée de jour, de fête, Don Francisco de Echeveste se rendit à la sacristie de la petite chapelle de Nuestra Señora de Aranzazu, où avaient lieu les réunions de la Confrérie. Nous n'avons pas le compte-rendu de cette séance, qui sans doute n'était pas officielle. Mais il est certain que Don Francisco parla de la rencontre faite au Salto del Agua et de l'opportunité de faire appel à la bonne volonté des Basques pour y remédier et éviter de semblables misères. Une réunion officielle, où tous les Basques furent convoqués, eut lieu le 6 novembre.

Don Francisco fit de nouveau le récit de sa rencontre et suivant le procès-verbal de la réunion, Don Juan José de Eguiara y Eguren, demanda à l'«Illustre conseil et aux assistants» «qu'ils voulussent bien contribuer tous, avec la ferveur et le zèle que la noblesse et la beauté d'un tel dessein comporte, à la fondation d'un asile pour les veuves, les jeunes filles et les enfants d'origine basque, lequel servirait également à l'éducation et instruction des jeunes filles.»

A l'unanimité et avec le plus grand enthousiasme le Conseil vota pour la réalisation immédiate de la proposition présentée par le recteur et par Don Francisco de Echeveste.

Nous possédons la liste des donateurs, car en ce même jour, une commission pour recueillir les fonds fut nommée.

En tête figure Don José Antonio de Vizarron y Eguiarreta, qui devint depuis lors archevêque et vice-roi de Mexico, pour la somme de 6.000 piastres.

Don Francisco de Echeveste, 2.000 piastre.

Don Manuel de Aldaco, 300.

Don Ambrosio de Meave, 300.

La Mère Maria Nicolasa de San José pour un real et demi «parce qu'elle ne possédait pas davantage».

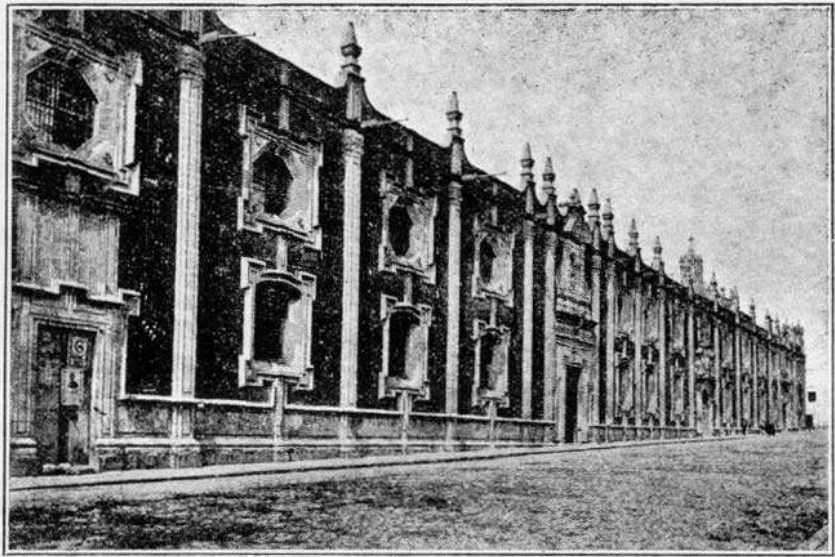
Doña Juana Silva de Portillo, donna, pour qu'on les vendît, les boucles de brillants qu'elle portait aux oreilles.

Plus de cent noms de Basques du Mexique figurent dans la première, liste de souscripteurs. En trois mois on recueillit 41.000 piastres.

Le 31 juillet 1734 s'ouvrit une nouvelle souscription, où l'on voit le nom de 103 personnes, lesquelles s'engageaient à faire des dons mensuels ou hebdomadaires. 18 ans plus tard, on avait dépensé pour la construction de l'édifice 538.000 piastres et on avait placé pour en toucher des revenus la somme de 66.800 piastres.

IV.—TRAVAUX

Les membres de la première commission élue furent Don Ambrosio de Meave, Don, Manuel de Aldaco et en 1737 don Francisco de



Echeveste. La commission demanda à la Municipalité de Mexico un terrain pour bâtir. Il lui fut octroyé en date du 6 novembre 1733 par l'Alguacil Mayor, à l'endroit dénommé «Tianguis de San Juan» un espace mesurant 144 varas de largeur sur 150 varas de fond, et pour l'approvisionnement et la propreté de la maison une concession d'eau de deux «reales».

Les travaux furent commencés le 4 mai 1734 et le 30 juillet de la même année eut lieu la pose solennelle de la première pierre par Don Martin de Elizacoechea, évêque élu de Durango (Nueva Vis-

caya), en présence de l'Archevêque de Mexico, qui était en même temps vice-roi de la Nouvelle Espagne. On scella des monnaies d'argent et d'or et une plaque gravée portant en castillan et en latin l'inscription suivante:

A. M. D. G.

«Le très Saint Père Clément XII, occupant le siège de Souverain »Pontife de l'Eglise Universelle, Notre Roi catholique et notre Seigneur Don Philippe «El Animoso» étant Roi des Espagnes, l'Excellentissime Don Juan Antonio de Vizarron y Eguiarreta, étant gouverneur de la Nouvelle Espagne, Archevêque de l'Insigne cité impériale de Mexico, membre du Conseil de sa Majesté, Vice-roi, Capitaine Général, et Président de la Royale Audience, a été bénite et »Posée de sa main; aujourd'hui 30 juillet 1734, la première pierre »de ce collège, que la piété des Basques construit de ses deniers pour »les enfants, jeunes filles et veuves basques, sous le vocable de Saint »Ignace de Loyola. Ce collège est confié aux soins de l'Illustre Confrérie de Notre Dame de Aranzazu, le Docteur Juan José de Eguia »y Eguren, étant son recteur.»

Les travaux furent poussés vigoureusement, et tout était organisé et en plein fonctionnement en 1748, bien que l'édifice ne fut entièrement achevé qu'en 1752.

L'aspect général n'a pas changé depuis cette époque, malgré les détériorations dues au temps et au manque d'entretien. Le collège a reçu cependant une dizaine d'obus égarés en 1913, lors de la révolution «huertista».

Il occupe un énorme carré dans la partie sud-est de Mexico. Les façades nord et sud sont dégagées par des places longues et un peu étroites.

Les piliers et les bordures sont en pierre blanche qu'encadrent les murs en «tezontle». Le «tezontle» est une lave dont on trouve de larges coulées dans la Vallée du Popocatepetl. On le taille en parallélépipède à la scie, et il garde une résistance à l'écrasement remarquable et une grande légèreté. De plus, comme il contient de l'oxyde de fer, il prend une teinte rouge ocre qui se marie harmonieusement au blanc de la pierre.

Malgré sa longueur, la Façade Nord de las Viscainas donne une impression de puissance sans monotonie ni tristesse. Des pilastres surmontés de clochetons divisent régulièrement les murs percés de

larges fenêtres carrées inscrivant un octogone. Deux portails ouvragés desservent l'entrée principale et celle de la chapelle.

Les raccords courbes des terrasses, les cannelures des piliers, l'heureux effet obtenu par le mélange des matériaux, contribuent à la légèreté de l'ensemble.

A l'intérieur c'est une suite de cours entourées d'arcades, rappelant les «patios» andalous. Les bougainvilliers étalent sur les murs la richesse de leurs manteaux pourpres, les géraniums grimpants font des guirlandes roses, les rosiers exposés au midi abritent dans leurs fourches des nids de colibri, les pavots, les glaieuls et les nards garnissent les massifs.

C'est dans l'ombre douce de ces cloîtres, dans l'atmosphère imprégné de ces mêmes parfums, qu'en 1752, 600 jeunes filles basques étaient élevées au Collège des Biscainas.

Ce fut l'apogée. L'ère des difficultés allait commencer.

V.—PREMIERES DIFFICULTES

Le grand protecteur de la Confrérie d'Aranzazu et du Collège? don Juan Antonio de Vizarron é Eguiarreta mourut. Le nouveau vice-roi fut Don José Guêmes, premier comte de Revillagigedo, et don Manuel Rubio y Salinas devint archevêque de Mexico.

Celui-ci prétendit régenter le Collège des Viscainas, comme s'il se fût agi d'une propriété de l'Archevêché. La commission de la Confrérie d'Aranzazu, chargée de la direction du collège s'émut. Meave, Aldaco et Echeveste demandèrent une audience à l'archevêque et lui dirent, que, tout en reconnaissant son autorité en ce qui regardait la religion et la moralité de l'établissement, ils désiraient que les nominations de chapelains, directrices et employées fussent exclusivement faites par le Conseil de la Confrérie d'Aranzazu, sans qu'aucune autorité ni civile ni ecclésiastique n'intervînt.

Le 14 juin 1752, l'Archevêque répondit en refusant nettement d'accéder à cette demande.

La Commission insista de nouveau auprès de l'Archevêque. Il refusa encore, et le signifia lui-même dans une lettre personnelle adressée à Aldaco, avec qui il était en relations.

Aldaco envoya la réponse de l'Archevêque à son collègue Ambrosio de Meave avec le billet suivant:

«Ambrosio:

Je t'envoie ci-joint la réponse de sa Grandeur l'Archevêque, sur les conditions de l'arrangement proposé. Porte-la à don Francisco José de Gamboa. Dis-lui, qu'en ce qui me concerne, je n'ouvrirai plus la bouche. Je ne m'adresserai plus qu'à la Cour d'Espagne et à Rome, et, si nous échouons dans notre réclamation il ne nous reste plus qu'à brûler de nos mains ce qui a été bâti avec notre argent.

Adieu, jusqu'à ce soir.

Francisco de Echeveste.»

Le soir même la commission se réunit. On décida de s'adresser d'abord au roi.

Le message faisait l'historique de la fondation et la description complète des travaux avec le compte des sommes dépensées. On demandait au Roi, non seulement sa protection immédiate, mais l'approbation et la confirmation des trente articles du Décret Royal accordé à la Confrérie d'Aranzazu. Il résultait du fait de ce patronage que l'intention formelle des fondateurs en bâtissant cette œuvre exclusivement avec leurs deniers, était de demeurer sous l'unique juridiction de la Confrérie d'Aranzazu, dont le Roi était le Protecteur. S'ils se trouvaient obligés de se soumettre à l'Archevêque pour une question temporelle, il préféreraient détruire eux-mêmes leur œuvre.

On décida de rédiger une pétition au Pape. Elle servirait le cas échéant, et l'on désigna don José Juan de Arambide du commerce de Séville, comme devant fournir les fonds nécessaires aux délégués chargés de présenter les messages au Roi et au Pape.

D'ailleurs, le 24 janvier 1753, la Congregacion de Saint Ignace de Madrid, en accusant réception des documents, déclara que pour le moment il suffirait de s'adresser au Roi.

Le premier septembre 1753, le roi Fernand VI envoya un décret royal approuvant la fondation et confirmant les articles constitutifs du Royal Asile et Collège de Saint Ignace de Loyola, le recevant sous sa sauvegarde et sous la sauvegarde de ses successeurs. Il confiait la Direction et l'Administration à la Confrérie de Notre Dame de Aranzazu.

En même temps le Roi écrivait à l'archevêque Rubio y Salinas en lui communiquant le décret royal, et en le priant d'en assurer l'exécution en ce qui concernait les questions religieuses, d'accord avec le Conseil de la Confrérie.

L'archevêque opposa à ce décret toute la force d'inertie possible; le curé de la Santa Veracruz, qui était la paroisse du collège, fit de même.

Il fallut donc recourir au Pape, et par la Congrégation de Madrid, on s'adressa cette fois à sa Sainteté Clément XIII.

Celui-ci fit d'abord quelques difficultés, mais finalement le 14 février 1758, accorda une Bulle. Elle n'était à vrai dire qu'à demi satisfaisante. Grâce à une nouvelle intervention du Roi, le 19 avril 1767 une autre Bulle donnant entière satisfaction fut promulguée. C'était la victoire.

Elle fut officiellement publiée à Mexico grâce aux soins du nouvel archevêque de Mexico, successeur de l'archevêque Rubio, l'archevêque Lorenzana.

Ainsi, ce ne fut qu'après seize années de lutte constante avec les pouvoirs suprêmes, que la ténacité des Basques fit triompher le droit et permit de conserver leur indépendance.

Il y eut de grandes cérémonies religieuses, et d'agréables réjouissances profanes au Collège des Viscainas. On chanta à pleine voix les cantiques de Saint Ignace, et on dansa même l'«auresku».

On inaugura également en 1767 un asile de vieillards pouvant abriter 70 personnes.

En juin 1790, Don Patricio de Uribe, exécuteur testamentaire du Bachelier Manuel de Zorilla, fit un don de 8.000 piastres pour l'entretien d'une école gratuite, qui fut ouverte le 21 juin 1793. Elle comptait en 1794 près de 500 élèves et le 12 mai 1796, don Patricio de Uribe légua lui-même en mourant à cette école la somme de 20.000 piastres.

Malheureusement on allait maintenant se heurter à de nouveaux écueils.

VI.—DIFFICULTES POLITIQUES

Le 26 décembre 1804 le roi Carlos IV ordonna en raison des graves difficultés du Trésor royal, de recueillir des capitaux en hypothéquant les fondations pieuses. Le Trésor reconnaissait la dette et payerait un revenu annuel. Le Conseil d'Aranzazu se défendit autant qu'il lui fut possible de le faire, mais par tranches diverses exigées par les vice-rois successifs on arriva à prêter au Trésor la quantité imposante de 503.099 piastres pour le Collège et 28.000 piastres pour les Ecoles.

Durant les premières années, la Confrérie toucha des intérêts, mais dès que la guerre civile éclata, rien ne fut désormais plus payé, et le 17 juin 1817, il y avait un déficit dans la balance des Viscainas de 3.750 piastres.

En 1824, le premier congrès national dans la séance du 28 juin, avec une conviction évidente et des protestations grandiloquentes reconnut les dettes des gouvernements antérieurs, et s'en déclara solidaire. Mais la solidarité se limita à la persistance à ne pas payer.

En 1829, le gouvernement devait au Collège des Viscainas 916.620 piastres. Le Collège était dans la plus grande indigence. On dut vendre les objets d'argent de la chapelle pour subsister, et durant trente ans, on put encore résister grâce à des dévouements inouis et des charités privées et souvent anonymes.

Les lois sectaires de la Reforma édictées par Benito Juarez decimèrent les congrégations encore existantes, ainsi que les confréries religieuses. Mais le Collège de Viscainas n'appartenait ni à une congrégation, ni au Clergé. Sa lutte passée pour conquérir son indépendance l'avait publiquement démontré. Le gouvernement adopta donc une solution moyenne qui pouvait prétendre à quelque impartialité. Il nomma un conseil qui fut ainssi composé

Président: Le citoyen Jose Maria de Lacunza.

Conseillers: C. Juan B. de Echave.

C. Antonio de Vertiz.

Trésorier: C. Francisco de Guati.

Secretaire: C. Francisco de Madariaga.

L'unique avantage de ce Conseil était sa composition entièrement basque. Mais quand ces premiers conseillers vinrent à mourir, ils furent remplacés suivant le bon vouloir des gouvernements, et finalement tous les éléments basques disparurent.

Le Collège lui-même fut débaptisé en 1861, et fut appelé «Colegio de la Paz», ce qui ne manque pas d'une certaine ironie. On vivait une série de révolutions qui ont duré plus d'un siècle. Il n'y a eu qu'une seule trêve de 25 ans sous le gouvernement de Porfirio Díaz.

Le Collège de la Paix vécut malgré tout, en dépit de la guerre civile, mais personne ne recouvrait le moindre revenu de la Nation, personne même n'osait réclamer.

Le Gouvernement de Porfirio Diaz en 1868, sans pouvoir ni vouloir proclamer officiellement son opinion, se rendit compte de la situation aussi pénible qu'injuste, où se trouvait cette fondation. Le 30 Mai, une subvention nationale fut accordée. Elle alla en pro-

gressant et atteignit en 1912, 50.000 piastres. C'était déjà une réparation.

Il y eut bien encore une alerte en 1884, durant l'intérim présidentiel du Général Manuel Gonzalez. Il voulait «nationaliser» le collège. L'efficace et habile défense de Monseigneur Labastida, l'éminent archevêque de Mexico et le retour au pouvoir de Porfirio Díaz, remirent les choses en état.

Depuis cette époque (1884) jusqu'en 1910, le Collège reçut régulièrement une subvention et jouit d'une réelle prospérité. L'Ecole comptait neuf cents élèves gratuits», l'internat cent quatre élèves «gratuits» et deux cents trente payants.

Quelques esprits pointilleux protestaient, en entendant appeler subvention ce qui n'était dans le fond que le paiement d'une dette, mais on oubliait cela, lorsqu'on voyait avec quelle sollicitude et quelles attentions touchantes de grande dame, la Présidente Doña Carmen Romero Rubio de Díaz et ses sœurs s'occupaient des Viscainas.

La révolution de 1910 amena une suite de désordres et une instabilité générale. Il n'y eut que de courtes éclaircies. Un groupe de Basques courageux et indépendants, à la tête desquels se trouvait mon regretté ami Fernando de Zavala y Errecalde, originaire de Marquina, travaillait l'opinion et la presse, dans le but de fonder un «centro vasco». Ce «centro» aurait pour objet principal la réclamation des droits des Basques sur les Viscainas, et la récupération du contrôle dans le conseil de cette fondation. Le cercle fut inauguré en 1908.

Après des tentatives infructueuses, en 1912, on obtint du président de la République Mexicaine, le décret suivant:

«Afin que le Conseil de Direction du Collège de la Paz, créé par décret du 6 janvier 1861, en vue d'exercer les attributions incombant à l'ancienne Confrérie d'Aranzazu, et avec la même indépendance, soit au complet d'une façon permanente, sont nommés conseillers: don J. G. Escandon, don Carlos Markasusa, don Enrique de Zavala, don Juan de Irigoyen, ces trois derniers originaires des provinces basques, la fondation de cette généreuse institution étant le fait de personnes issues des dites provinces.

.....
Liberté et Constitution.

Mexico 27 février 1912.

Signé: Diaz Lombardo.»

La reconnaissance formelle de ce droit de contrôle était une victoire, mais les temps troublés qui suivirent ne permirent pas d'en profiter.

Les lois agraires ont ruiné en grande partie les Basques qui sont presque toujours des producteurs, et très rarement des intermédiaires.

J'ai assisté en 1919, à la messe de Saint Ignace au Collège. On sentait le couvent pauvre, avec cette gaîté factice si émouvante des religieuses cachant leurs meurtrissures. A grand peine le collège végétait encore.

Il serait beau cependant qu'il survecût, qu'il ressuscitât magnifiquement comme l'aurait désiré le bon don Francisco de Echeveste.

Le gouvernement mexicain qui contient des lettrés et des artistes de premier ordre, veille jalousement sur les anciens monuments coloniaux. Il fait respecter leur caractère, et soigne avec raison cette parure incomparable du Mexique.

La beauté et la particularité de ces monuments reflètent l'âme et les vertus de leurs constructeurs, et cela est aussi un patrimoine sur lequel en doit veiller.

Le collège des Biscainas n'est pas seulement une construction matérielle: il est le témoignage des qualités et de la valeur morale des émigrés basques.

C'est à ce titre surtout qu'il doit être défendu, respecté et conservé.

Carlos DORCASBERRO DE GARAGORRI

Paris, 1929